

Wolf Linder

**Die Stimme der Dichter und Denker in
der Politik**

***La voix des poètes et des philosophes
dans la politique***



«Wir sind Carl Spitteler»

Veranstaltung der Neuen Helvetischen Gesellschaft

«*Nous sommes Carl Spitteler*»

Manifestation de la Nouvelle Société Helvétique

14. Dezember 2019, Volkshaus Zürich

Bildnachweise Frontseite:

Carl Spitteler

Photographie 1916, Nachlass Carl Spitteler,
Schweizerisches Literaturarchiv Bern

© Paul Bonzon, Lausanne

Johannes Friederich Schiller
Gottfried Keller

Friederich Schiller Archiv, Weimar

Oil painting by Karl Stauffer-Bern, Zürich 1886

Zürcher Kunsthaus,

Leihgabe Gottfried Keller Stiftung

Max Frisch

ETH-Bibliothek_Com_L12-0059-0008-0005

Friedrich Dürrenmatt

ETH-Bibliothek_Com_L12-0059-0008-0005

Iris von Roten

Foto Peter von Roten

Wolf Linder

«La voix des poètes et des philosophes dans la politique»

Discours prononcé à la manifestation de la Nouvelle Société Helvétique, 14 décembre 2019
«Nous sommes Carl Spitteler»

Le sujet de notre invitation pourrait sembler provocateur à beaucoup de gens. En effet, les acteurs culturels se plaignent souvent que la Suisse représente un terrain difficile» pour leur travail, et les intellectuels se voient confrontés à la méfiance du public envers tout ce qui semble académique. Mais surtout, ni les poèmes, ni les récits ne semblent jouer un rôle important dans la définition de la politique suisse, qui paraît plutôt se nourrir d'actions terre-à-terre et de compromis en vue d'atteindre l'avantage mutuel à court terme. Je souhaite contredire cette idée par une antithèse: les écrivains et les philosophes participent intensément à la vie politique suisse. Depuis les débuts de la Suisse en tant que nation et jusqu'à l'heure actuelle, ils ont toujours tenté d'exercer une influence sur la politique. Cela vaut tout d'abord pour Carl Spitteler, qui a été célébré partout dans le pays cette année, non seulement comme poète, mais aussi comme lauréat du prix Nobel. Car aujourd'hui, il y a 105 ans jour pour jour et à quelques pas d'ici, Spitteler prononçait son célèbre discours «Notre point de vue suisse», devant cette même Nouvelle Société Helvétique, qui vous a invités, chers participants, à l'événement qui a lieu ici aujourd'hui. Le discours de Spitteler constitue clairement une intervention dans la politique, une intervention qui a eu un effet considérable sur l'opinion publique et l'état d'âme de la nation. A une époque décisive, celle du début de la Première Guerre mondiale, alors que de nombreux Suisses-allemands vouaient leur cœur à l'Empire allemand et que les Suisses-romands ne juraient au contraire que par la Grande Nation, un poète a tiré l'alarme sur le risque de division qui menaçait notre pays. Spitteler a fait appel à notre capacité à dépasser les différences internes grâce à la compréhension mutuelle. Et il a exigé que la Suisse défende son propre point de vue, indépendant de celui de ses voisins.

Toutefois, Spitteler n'est en aucun cas le seul dans l'histoire de la Suisse moderne à avoir pris position sur la situation de notre société dans le monde, sur les conflits politiques et sur l'état de nos institutions démocratiques. Dans la suite de mon exposé, je donnerai quelques exemples de l'engagement des écrivains en politique. Ensuite, je poserai la question suivante: quel est l'effet de l'engagement des poètes et des philosophes en politique? Enfin, nous tenterons de répondre à la question: a-t-on besoin de voix telles que celle de Carl Spitteler dans la politique actuelle? Et enfin: de telles voix seront-elles encore possibles à l'avenir?

D'abord, examinons la contribution des écrivains et des philosophes à notre politique.

Je commence par un poète dont le nom pourrait vous surprendre, et qui n'était pas suisse: Friedrich Schiller. Nous le connaissons comme l'un des géants de la littérature classique, mais nous oublions souvent l'importance considérable qu'il a exercée au dix-neuvième siècle à titre posthume sur la réalisation de l'idée de notre Etat-nation. Si le «Tell» de Schiller a transformé une légende locale en une partie de la littérature mondiale, il a également offert à nos ancêtres un récit d'une force considérable et évocatrice, et permis à un peuple qui n'existait pas encore en 1848 de se rassembler. Pour la Constitution de 1848, la Suisse était formée, je cite «par les peuples» des cantons. Soulignons le pluriel utilisé. Un peuple commun de la Confédération - c'est-à-dire de Suissesses et de Suisses - n'avait pas encore été créé. Or l'armée, la poste et les chemins de fer n'étaient pas les seuls à jouer un rôle pour le rassemblement des peuples de cantons aux langues, confessions et

histoires différentes. Il fallait également des symboles, des récits et des mythes d'appartenance commune. Le drame héroïque schillerien en fait partie. Toutefois, bien avant Schiller, ce sont des gens ordinaires qui ont porté cette saga. Lors de la Guerre des paysans de 1653, les insurgés avaient surnommé les trois chefs (Leuenberger, Emmenegger et Schybi) les «trois Tells». Alors que pour les Romands, il est possible que le personnage de Guillaume Tell fût moins évocateur que, par exemple, Helvetia, en tant que symbole de l'unité nationale. Mais les Romands ont eux aussi collé pendant des décennies les timbres de Tell et le «Tellenbüebli» sur leurs lettres. Pendant longtemps, un logo représentant l'arbalète de Tell était utilisé sur les produits d'exportation «Swiss made» et, pendant des décennies, la pièce de Schiller constituait la tête d'affiche de tout théâtre populaire, ainsi qu'une œuvre obligatoire dans les écoles, derrière laquelle se réunissaient toutes les classes sociales sans exception. Naturellement aujourd'hui, après les événements effrayants des guerres du 20^e siècle, les vieilles légendes de héros et les mythes sont difficiles à exploiter sur le plan politique. Mais notre langage quotidien regorge encore de citations du Tell de Schiller «C'est à la maison que doit commencer ce qui illuminera la patrie» «les bons outils font les bons artisans», l'honnête homme ... pense à soi en dernier», etc. La question de savoir si Guillaume Tell a réellement existé n'est ainsi pas pertinente, car les gens ont cru à son personnage et son histoire a été trouvée convaincante. Ce qu'il faudrait plutôt nous demander est : comment la culture politique et l'identité de la Suisse se seraient-elles développées sans ce mythe?

Et maintenant, passons à Gottfried Keller. Il est de notoriété publique qu'il n'était pas seulement poète, mais également chancelier d'Etat, et qu'il avait été mandaté, lui qui n'était pas croyant au sens usuel du terme, pour écrire les «Bettagsmandate» du canton de Zurich. Le fait qu'il ait été dans ses jeunes années un partisan convaincu du jeune Etat national est attesté par son «Ode à la Suisse», Oh, ma patrie!

*«O mon Pays, ô ma Patrie,
comme si intimement, ardent je t'aime»*

...
...

Ce poème, cinq strophes au total, figuraient autrefois dans presque tous les répertoires de base des chœurs populaires. Et si, à l'heure actuelle, leur pathos nous est étranger, le besoin de «patrie» est toujours présent aujourd'hui. Cela se remarque aux drapeaux suisses agités fièrement et joyeusement dans les stades. En revanche, nos sportifs victorieux gardent souvent leurs lèvres serrées lorsque retentit notre hymne national: les mots nous manquent-ils pour exprimer en temps opportun notre sentiment patriotique? Le slogan publicitaire touristique «We love Switzerland» ne constitue guère un substitut valable. Mais laissons maintenant l'ode à la patrie derrière nous et lisons le Keller ultérieur, un autre Keller. Il était profondément déçu par la nouvelle démocratie et les bouleversements de l'économie, qui avaient évolué très différemment de ce qu'il avait espéré. Sa critique sociale dans le roman «Martin Salander» contenait de sombres pressentiments:

"Il viendra un temps où, dans notre pays comme ailleurs, de grandes masses d'argent s'accumuleront, sans avoir été acquises et épargnées de manière sérieuse... alors on verra clairement si le fil et les couleurs de notre drapeau seront encore de valeur.»

Et, d'une certaine manière en précurseur des écologistes actuels, Keller prophétisait:
*«Un temps viendra où le trésor noir du soleil sera consumé sous la terre,
en moins de siècles que les millénaires qui avaient été nécessaires à l'amasser.»*

Ensuite, on dépendra de l'électricité. Mais, alors que les forêts naturelles sont déjà en train d'être dévorées, lentement mais sûrement, où seront les forces hydrauliques domestiquées qui sont censées faire fonctionner les machines électriques ?

....

*Voilà à quoi nous conduira l'injonction folle : plus, plus, toujours plus!
Qui engloutira le «suffisant».*

Au cours de la deuxième moitié du 20^e siècle, deux auteurs en particulier sont intervenus en politique: Friedrich Dürrenmatt et Max Frisch. Tous deux se sont occupés, chacun à sa façon, de la Suisse.

Sur Frisch, je tiens à souligner un seul point important: l'auteur s'est posé la question morale de la culpabilité et de la responsabilité, non seulement dans ses personnages de romans, mais également sur le plan politique. Il était préoccupé par la question suivante: la neutralité de notre pays ne fait-elle pas également de nous des coupables? Par exemple, lorsque la neutralité sert à retirer des bénéfices économiques aux dépens de tiers? Il s'agit d'un thème qui est toujours d'actualité aujourd'hui, et d'une question qui n'a reçu à ce jour aucune réponse satisfaisante. Et ce sont justement les écrivains et les philosophes qui veillent à la poser, inlassablement.

En ce qui concerne Dürrenmatt: avec la «Visite de la vieille dame», il nous a laissé une leçon magistrale sur la démocratie et sa vulnérabilité face au pouvoir de l'argent. En transposant l'histoire du village de Gullen à notre «Global village» actuel, la leçon pourrait difficilement être plus oppressante. La même chose vaut pour son discours «La Suisse - Une prison». Rappelons-nous: en 1990, dans sa laudatio en l'honneur de Vaclav Havel, Dürrenmatt comparait la Suisse à une prison, où les citoyens seraient à la fois les prisonniers et les geôliers. L'auteur était indigné par le scandale dit «des fiches», qui n'avait pas une année: des centaines de milliers de citoyennes et de citoyens suisses avaient été surveillés et enregistrés comme suspects politiques par la police de sûreté et par de nombreux complices de la société civile. Par le terme prison, Dürrenmatt dénonçait tout d'abord les murs construits par les Suisses eux-mêmes. C'est le cas lorsque le pays fait des affaires avec le monde entier, mais se retranche économiquement derrière un secret bancaire protégé politiquement. Dans son discours, Dürrenmatt critiquait l'autosatisfaction de la Suisse avec une intelligence acérée. A la fin de son discours, il déclarait toutefois son amour à sa patrie, en invoquant l'ancien héros Odysseus à qui les Dieux avaient promis le sort d'une seconde vie. Selon Dürrenmatt, après une vie pleine d'aventures et d'errances, cet Odysseus aurait préféré choisir un autre destin: une vie sûre, dans le calme et la sérénité - en bref: l'existence d'un Suisse. Mais cette fresque grotesque ne fut pas du goût de tout le monde. Certains dignitaires refusèrent de remercier Dürrenmatt et de lui serrer la main, et l'évènement se termina dans la consternation générale.

Mon dernier exemple concerne une femme, Iris von Roten. Son livre «Femmes dans le parc à bébé» est moins une œuvre littéraire qu'un rapport rédigé par une intellectuelle perspicace et capable d'argumenter tant sur le plan sociologique que juridique. Dans cet ouvrage, elle décrit la situation de la femme dans la société patriarcale des années 50. A l'époque, la position politique, sociale et économique de la femme se caractérisait par quelques privilèges et par beaucoup de désavantages, qui nous semblent incroyables aujourd'hui. Son ouvrage a engendré une tempête d'indignations: des réactions scandalisées non seulement de la part des hommes, mais de la part des femmes et de l'Alliance de sociétés féminines suisses. L'ouvrage a été descendu en flammes par les

médias, et son auteur a été dénigrée et mise sur la touche en tant que journaliste, de retour «dans le parc à bébé». Il est probable que le style polémique d'Iris von Roten ait contribué à la virulence de ces réactions. Mais la femme de lettres avait une clairvoyance qui fait souvent défaut au féminisme dominant d'aujourd'hui: elle a perçu que même entre les femmes, il existait un haut et un bas dans la société, et que les intérêts de la professeure n'étaient pas les mêmes que ceux de sa femme de ménage. Iris von Rotten n'a guère exercé une grande influence sur le changement de mentalité des hommes qui, 15 ans plus tard, accorderont le droit de vote aux femmes. Quoiqu'il en soit, les droits du peuple exigeaient que ce changement de mentalité n'ait pas lieu uniquement au sein d'une élite parlementaire, mais également au sein d'une majorité d'hommes ayant le droit de vote, dans le but de transformer notre démocratie imparfaite en une démocratie pleine et entière.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur d'autres auteurs: Thomas Hürlimann, Niklaus Meienberg, Peter Bichsel, Charles Ferdinand Ramuz.... Pour des raisons de temps, je ne peux pas les traiter ici. Toutefois, une chose m'a étonné au cours de mes recherches: dans notre pays, peu de choses ont été écrites sur la conscience politique et sur la situation des classes sociales dites inférieures au 20^e siècle. Cela m'intéresserait d'en lire davantage à ce sujet. Car entre-temps, le fossé social entre le haut et le bas s'est creusé. Ici, le monde des plus instruits, qui penchent pour l'internationalisme et tentent leur chance sur un marché du travail sans frontières; là, le monde des locaux, qui continuent à être enracinés dans l'espace local et figurent souvent parmi les perdants de la mondialisation. Ces deux mondes sont de plus en plus éloignés l'un de l'autre. D'un point de vue politique, les élites sous-estiment profondément ce fossé, et l'interprètent comme une simple protestation émanant du populisme de gens simples et influençables.

Enfin, je souhaiterais mentionner encore des intellectuels qui ont exercé une influence directe sur l'ordre fondamental de notre démocratie: trois juristes - Max Imboden, Jörg Paul Müller et Alfred Kölz - ont eu le courage de porter des projets constitutionnels entiers au cœur du débat public. En dernier lieu, c'est à un écrivain, Adolf Muschg, que nous devons la belle introduction du projet de Constitution de 1977, qui plus tard entrera dans la Constitution en vigueur de 1999 sous une forme étendue:

«Au nom de Dieu Tout-Puissant !

Le peuple et les cantons suisses,

résolus à renouveler leur alliance;

conscients que seul est libre qui use de sa liberté,

et que la force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres;

reconnaissant les limites de tout pouvoir étatique et le devoir

de contribuer à la paix mondiale,

arrêtent la Constitution que voici:»

Je ne suis pas un critique littéraire, mais un politologue qui aime la littérature. En me préparant pour cette journée, j'ai été étonné de constater à quel point nos écrivains et philosophes étaient intervenus avec intelligence et passion dans l'évolution de notre démocratie. Ils aimaient la Suisse, et justement pour ce motif, ils ont observé la politique avec perspicacité et l'ont commentée de manière critique. Certains d'entre eux tenaient le miroir non seulement aux puissants du pays, mais à nous tous. Certains d'entre eux en ont payé le prix en attirant sur eux l'ostracisme des milieux bourgeois. Mais nombreux sont ceux qui, comme Spitteler, ont élaboré un point de vue suisse, même si moins important que celui du lauréat du Prix Nobel. Tous ces écrivains et philosophes font partie intégrante

de notre culture politique. Pour ceux que les recherches sur cette question intéressent, je conseille deux ouvrages fascinants de Peter von Matt «Sang d'encre. Voyage dans la Suisse littéraire et politique» et ««La Poste du Gothard ou les états d'âme du nation». Von Matt, qui est aujourd'hui notre invité, nous conduit et nous entraîne avec l'intuition et la sensibilité des gens de lettres à travers un panorama vaste et fascinant qui recense les contributions d'auteurs importants sur le plan politique. Toutefois, il est légitime de se poser la question suivante:

Quels effets les poètes et les philosophes obtiennent-ils par leur engagement?

Leurs paroles ont-elles une quelconque influence, ou s'agit-il seulement de paroles emportées par le vent? Spitteler nous donne une première réponse à ce sujet. Comme les politiciens, il se servait de la langue pour changer ou préserver quelque chose dans le monde. Toutefois, contrairement aux politiciens, il n'avait à disposition aucun autre instrument de pouvoir pour rallier des partisans. Il n'avait aucune influence pour amener son point de vue au cœur des votations populaires. Et il ne jouissait pas d'une popularité importante. Il n'avait que la langue, et pourtant, sa langue subsiste. Et c'est justement cette absence de pouvoir qui faisait la puissance de Spitteler. Il portait les sujets qui le préoccupaient à la connaissance du public, indépendamment de tout lien d'intérêt. Il exprimait des choses qui n'avaient pas été dites par les politiciens élus, et que peut-être, ces derniers ne pouvaient dire avec la même intensité et la même crédibilité. Les mots de Spitteler ont contribué à débarrasser la division sociale, profonde à l'époque, entre les Romands et les Suisses-allemands, de la confusion des leurres émotionnels. C'est justement un poète souvent exubérant qui a sobrement attiré l'attention sur la distinction qu'il convient d'opérer entre sympathie personnelle et raison politique. Ce faisant, en 1914, dans un savant équilibre entre engagement et retenue, il a fait passer l'intérêt commun pour la voie raisonnable. Faire un tel usage de la liberté d'écrivain demandait du courage. Et c'est en cela que réside finalement la crédibilité et l'influence de Spitteler au-delà de son époque, même s'il s'agit d'une influence incertaine. Quoiqu'il en soit, sa contribution est entrée dans la réflexion politique. Il a aidé la société suisse à prendre conscience de son unité politique et de son identité. Malgré le röstigraben, les Welsches et les Suisses-allemands sont unis aujourd'hui. Mais l'on pourrait se poser la question:

A-t-on encore besoin de la voix de Carl Spitteler aujourd'hui?

Il y a dix ans, je dépeignais dans mon discours de départ de l'Université un tableau clair et confiant de l'état de notre République. A de nombreux égards, je partage cette confiance aujourd'hui encore. La majorité s'en sort bien sur le plan économique. L'Etat de droit fonctionne. A l'étranger, nos institutions politiques sont de plus en plus enviées, principalement en raison du fédéralisme et de la démocratie directe. Nous sommes également enviés pour quelque chose dont nous avons trop peu conscience nous-mêmes: notre culture du travail. En effet, dans les entreprises suisses, la résolution commune des problèmes d'égal à égal est souvent plus importante que la hiérarchie formelle entre patrons et les subordonnés. Toutefois, je me suis complètement trompé sur un point: à l'époque, je considérais la polarisation politique comme un moteur de la concurrence politique. Mais entre-temps, force est de constater que cette polarisation a atteint des proportions que j'estime dangereuses pour notre société et pour notre démocratie. Sur la question européenne, nous sommes plus éloignés que jamais: nous sommes dépourvus du terrain d'entente interne nécessaire pour trouver une position commune avec l'UE. C'est compréhensible en l'espèce, puisqu'il s'agit-là d'une question capitale pour notre destin, à l'image du passage d'une Confédération de cantons à un État fédéral suisse. Pour maîtriser cette question, nos prédécesseurs ont eu besoin de 33 ans, de 1815 à 1848. Par

analogie, il nous resterait, depuis le vote négatif sur l'EEE en 1992, encore six ans sur la question européenne.

Mais ce qui est inquiétant, ce sont la polarisation croissante et l'hostilité en politique: deux camps qui se qualifient dédaigneusement soit de populistes xénophobes, soit de fossoyeurs de la Suisse. Une telle peinture en noir et blanc, moralisante et péremptoire est un véritable poison pour la politique. Elle empêche les élites politiques de communiquer et compromet leur capacité à résoudre les problèmes ensemble, de manière créative et pragmatique. Malheureusement, cette polarisation a depuis longtemps gagné le reste de la société: quiconque exprime des opinions dissidentes dans des milieux politiquement marqués, perd la confiance de ses amis, quand ce n'est pas ses amis tout court. Et ceux qui défendent aujourd'hui l'Etat-nation se voient rapidement qualifiés de nationalistes xénophobes. Ceux qui, au contraire, considèrent l'Etat-nation et ses frontières nationales comme superflus négligent le fait qu'ils encouragent de la sorte l'action d'une hypermondialisation néolibérale, dont les effets pervers se font sentir de plus en plus. Pire encore: celui qui pense plus loin et fait remarquer de manière critique à quel point l'activité économique sans limite et inégale, est liée à l'immigration incessante, à la destruction de la nature et au réchauffement climatique, se trouve actuellement entre tous les fronts et isolé. Naturellement, les médias sociaux contribuent également à une telle polarisation. Encensés initialement comme une véritable révolution démocratique, nous devons maintenant reconnaître que les médias sociaux nuisent également à la démocratie. Et pourtant chaque politicienne et chaque politicien en a besoin. Mais dans les médias sociaux, l'opinion politique se désagrège en d'innombrables bulles fermées constituées de personnes partageant les mêmes idées, qui ne perçoivent plus guère la réalité en dehors de leur propre monde virtuel.

Bilan: malgré la croissance de sa prospérité, la Suisse est désormais une société profondément divisée. Carl Spitteler serait étonné de constater à quel point son avertissement face à la perte de terrains d'entente sur le plan national est toujours actuelle un siècle après. Il est clair à ce sujet: notre société divisée a urgemment besoin de davantage de réflexion, et d'une réflexion plus approfondie. Elle a besoin de voix qui expriment ce qui est important pour nous tous au-delà du quotidien, de voix qui nous aident à recommencer à nous écouter les uns les autres. C'est en cela que réside la condition de toute tentative de surmonter nos différences. Des voix aussi qui ne mesurent pas la politique uniquement à l'aune de l'éthique individuelle: les bonnes intentions à elles seules ne suffisent pas. La politique doit également être guidée par des références morales qui tiennent dûment compte des conséquences et de la responsabilité de chacun envers les tiers. Faire preuve de générosité envers les réfugiés qui arrivent en Suisse équivaut à prendre au mot le commandement biblique de la charité. Mais la raison nous dit aussi que toute solution sérieuse à la question de la migration dépend du sort et de la situation d'un nombre beaucoup plus important de personnes qui elles, ne viennent pas en Europe et en Suisse. Faire le bien et obtenir le bien ne coïncident pas toujours. La même chose s'applique à la prospérité nationale et à la prospérité mondiale. Nous nous trouvons ici face au dilemme entre éthique de conviction et éthique de responsabilité. Un dilemme que le sociologue Max Weber qualifiait, également il y a cent ans, la partie la plus difficile de la profession de politicienne et de politicien.

Ainsi, nous avons besoin non pas d'intelligence en essaim, mais de davantage de compréhension de la complexité: une compréhension qui nous permette d'aborder les contradictions et les paradoxes avec lucidité et créativité. Enfin, nous avons besoin de voix qui, dans une société divisée, se défendent avec courage contre la perte de conscience

publique commune. Des voix qui trouvent de nouveaux mots pour l'unité nationale et l'identité de notre pays. Nous pensons savoir ce qu'est l'unité du pays: la convivialité dans un ordre défini ensemble, dans les limites d'un espace qui nous est familier et qui nous est confié. En revanche, l'identité est une notion à multiples facettes. Sur le plan personnel, elle correspond à ce qui fait d'un individu un être irremplaçable, et à ce qu'il devient au cours de son existence à travers ses échanges avec les autres. Mais qu'est-ce qui rend la Suisse irremplaçable? L'identité nationale, en tant que construction autiste, autoréférentielle et arrogante, ne subsiste pas. Elle aussi dépend de la volonté d'entretenir de bonnes relations avec les autres, et non seulement avec nos riches voisins ou avec ceux qui ont immigré en Suisse. Le «world wide web» nous contraint à intégrer à nos réflexions ceux qui se trouvent encore à mille lieues de notre île de prospérité. Car eux aussi contribueront à l'avenir à écrire notre histoire. Et parce que l'identité politique ne peut être créée à partir du seul passé, elle est tributaire non seulement des paroles anciennes, mais aussi de nouveaux mots. Par conséquent: oui, nous avons besoin de nouveaux Spitteler pour honorer la promesse d'une Suisse pleine d'avenir.

Les voix des poètes et des philosophes sont-elles encore possibles?

Il s'agit de ma dernière question, et une chose est certaine: les acteurs culturels participent bel et bien à la création de la culture politique. Mais comment peuvent-ils contribuer à faire de nous des Confédérés et des citoyens plus réfléchis et politiquement éveillés? Comment parviendront-ils à nous amener à réfléchir de manière critique et curieuse sur la res publica? Et ce dans une République dont la population a besoin de trois planètes pour assurer son train de vie? Les écrivains et les philosophes seront-ils capables de résister au mauvais exemple de la politique qui consiste à diviser le monde en noir et blanc, entre salut et désastre? Renonceront-ils à soutenir la nouvelle guerre froide mise en scène par les médias? Et comment surmonter le fossé qui sépare, dans la Suisse d'aujourd'hui, les surdoués mondialisés et ceux qui sont enracinés dans leur communauté locale? Tout cela semble encore plus difficile aujourd'hui qu'à l'époque de Carl Spitteler: les conditions sont devenues encore plus contradictoires et confuses, tant sur le plan intérieur qu'extérieur. La politique, l'économie, l'évolution sociale, présentent une complexité accrue et une ambivalence concrète et morale difficilement saisissables et supportables. Pour mieux s'orienter dans ce monde sans dessus dessous, nous avons besoin d'eux: de poètes et de philosophes qui reconnaissent et désignent avec courage ces contradictions.

Pour que, selon les mots de Gottfried Keller, l'«injonction folle, plus, plus, toujours plus» n'engloutisse pas le «suffisant». Serait-il imaginable de relier de façon crédible des histoires individuelles émouvantes aux drames de la politique et aux forces et failles du droit et de ses institutions? Quelque chose à l'image de ce que Dürrenmatt a tenté il y a 70 ans dans sa «Visite de la vieille dame»? Il y a assez de «matière» pour cela. Cela ne doit pas être impossible et, en tant que démocrate convaincu, je l'espère.

© Wolf Linder

*Em. Prof. Dr. Wolf Linder, politologue et juriste, membre de la Nouvelle Société Helvétique
Contact: www.wolf-linder.ch, woli@bluewin.ch*

Traduction: Inter-Translation SA, Pavillonweg 14, 3012 Bern

Bildnachweis Rückseite

Adolf Muschg

Thomas Hürlimann

Peter Bichsel

Charles Ferdinand Ramuz

Urheber Ptolusque - Wikimedia, CC BY-SA 4.0

Foto Jannis Keil

Urheber Dontworry - Wikimedia, CC BY-SA 3.0

www.fondation-ramuz.ch



Carl Spitteler
Johannes Friederich Schiller
Max Frisch
Friedrich Dürrenmatt
Gottfried Keller
Iris von Roten
Adolf Muschg
Thomas Hürlimann
Peter Bichsel
Charles Ferdinand Ramuz



Carl Spitteler
100 Jahre/Ans
Literaturnobelpreis
Prix Nobel de littérature
1919-2019



Neue Helvetische Gesellschaft
Nouvelle Société Helvétique
Nuova Società Elvetica
Nova Societad Helvetica

www.nhg.ch